de l'auteur

CHARLES DE L'ESCLUSE
(CAROLUS CLUSIUS), 1526—1609,

PAR LE

Dr. F. W. T. HUNGER,
AMSTERDAM.

4

Tirage à part:

JANUS, 31 Année, Livr. 4
Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.
(Organe de la Société historique des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL — LEYDE
1927.



CHARLES DE L'ESCLUSE (CAROLUS CLUSIUS).
d'APRÈS ROBERT DE BAUDOUS
1599.

Reproduction d'une gravure rare, qui fut probablement publiée dans un ouvrage imprimé, resté inconnu.

CHARLES DE L'ESCLUSE [1] (CAROLUS CLUSIUS), 1526—1609,

PAR LE

DR. F. W. T. HUNGER,
Amsterdam.

Charles de l'Escluse est né le 19 février 1526, à Arras, dans le comté d'Artois; si l'on tient compte des délimitations territoriales de cette époque, il appartenait donc à la partie méridionale des Pays-Bas. Sa famille, néanmoins, qui possédait des titres nobiliaires, était d'origine française. Ses parents étaient Michel de l'Escluse et Guillemette Quincault.

Il reçut les premiers éléments de son instruction à l'école capitulaire de l'abbaye de St. Vaast, dans sa ville natale; à l'âge de 17 ans, on l'envoya à Gand, pour y faire ses humanités: c'est à l'école latine de Paul Houckaert qu'il se prépare aux études universitaires. En 1546, il entre, âgé de 20 ans, à l'université de Louvain, et se fait inscrire au Collège des Trois Langues (*Collegium Trilingue*). En même temps qu'il suit les cours de droit de l'Université, le jeune étudiant a ainsi l'occasion de perfectionner encore, au *collegium*, sa connaissance des langues classiques. C'est à l'enseignement de Pierre Nanninck (Petrus Nannius) que Clusius a dû de posséder parfaitement la langue latine, dans laquelle il s'exprimera plus tard en un style digne de Cicéron.

Lorsque le jeune Charles eut conquis, en 1548, le titre de licencié en droit, son père l'autorisa à voyager à l'étranger. Le choix du pays auquel il s'arrêta, montre que, dès cette époque,

1) Discours prononcé à l'occasion de la commémoration du 400e anniversaire de la naissance de Clusius, célébrée dans le grand auditoire de l'université de Leiden, le 19 octobre 1926.

sa foi en les dogmes de l'église catholique se trouvait ébranlée: il se rend, en effet, à l'université de Marbourg, où déjà la doctrine de Luther était généralement admise. C'est dans cette ville qu'il entre en relations suivies avec André Gheeraerds, le célèbre patrologue réformé, plus connu sous le nom d'Hyperius: ce fut ce dernier, on n'en peut douter, qui amena son jeune ami à adhérer aux principes de la Réforme.

L'année suivante, nous retrouvons Clusius à Wittenberg, où il était allé entendre Philippe Melanchthon. Suivant le conseil de celui-ci, il abandonne dès lors ses études de droit et se tourne vers les sciences médicales. Cependant, dès que le père de Clusius avait appris que son fils séjournait à Wittenberg, il l'avait rappelé auprès de lui; mais Charles ne répondit point à cet appel.

C'est en 1550 seulement qu'il quitte Wittenberg et qu'il se met à parcourir l'Allemagne et la Suisse; il séjourne assez longtemps à Genève et tout porte à croire que c'est en ce moment qu'il devint calviniste.

Au cours de l'automne de 1551, il est dans le midi de la France; il se fait inscrire, le 13 octobre de cette année, à l'université de Montpellier, qu'il fréquenta jusqu'à la fin de janvier 1554; il y étudiait la médecine sous la direction de Guillaume Rondelet.

Charles de l'Escluse reprend enfin, le chemin de sa patrie: pendant cinq années consécutives, la guerre entre Henri II et Charles Quint l'empêchera de quitter le sud des Pays-Bas. Il profita, d'ailleurs, de ce repos forcé pour exécuter certains travaux: il traduit divers ouvrages.

En 1560, il réside à Paris, où il complète ses études médicales. Au printemps de l'année suivante, il fait une brève excursion en Angleterre, puis il devient le précepteur du fils d'un patricien de Breslau, Thomas Rehdiger. Pendant toute cette période de sa vie, Clusius prend une part active aux conspirations des Huguenots, ce qui l'oblige, en 1562, à s'enfuir de Paris, avec son élève, et à regagner les Pays-Bas.

Il quitte bientôt à nouveau ce pays, pour entreprendre, en 1564, en la compagnie d'un des fils du comte Fugger d'Augsbourg, un voyage de 16 mois en Espagne et au Portugal. A son retour, il s'établit dans les Pays-Bas méridionaux, où il réside

pendant neuf années successives. Au début de cette période, il habite principalement Bruges et Malines, où il se trouve mêlé activement au mouvement Calviniste; il est parmi les adhérents du Compromis des Nobles. En même temps, il s'occupe à rédiger sa flore d'Espagne et à faire quelques nouvelles traductions. De 1567 à 1573 Clusius séjourne exclusivement à Malines, à part une courte interruption en 1571: c'est en cette année que, accompagné cette fois de son ancien élève Thomas Rehdiger, il fait un second voyage en Angleterre.

Michel de l'Escluse était mort en 1573; dans le courant de l'automne de cette même année, son fils Charles partit pour Vienne à l'invitation de l'empereur Maximilien II, qui le chargeait d'organiser dans sa capitale, un jardin de plantes médicinales. Le séjour de Clusius en Autriche et en Hongrie se prolongea jusqu'en 1588, entrecoupé, cependant d'assez nombreuses absences. A la mort de Maximilien, survenue en 1576, son successeur, Rodolphe II, en raison des opinions anti-catholiques de notre botaniste, ne conserva pas à celui-ci la charge qu'il occupait à la cour.

En 1579 se place la première rencontre, à Cassel, de Clusius avec le landgrave de Hesse, Guillaume IV, ce qui fut l'occasion, pour de l'Escluse, d'un troisième voyage en Angleterre. Rentré à Vienne, il en repart dès l'année suivante pour faire un nouveau séjour dans cette même contrée: c'est pendant ce quatrième voyage en Angleterre qu'il rencontra, à Londres, le fameux navigateur Francis Drake. D'octobre 1581 à août 1588, Clusius ne quitte plus l'Autriche et la Hongrie; c'est au cours de cette dernière période, qu'il publie son ouvrage relatif à la flore de ces régions (1583), ainsi que plusieurs nouvelles traductions.

Au mois de septembre 1588, Clusius va s'établir à Francfort-sur-le-Main où il restera jusqu'en 1593: c'est dans cette ville qu'il prépara la publication de l'ensemble de ses œuvres.

L'année même, les curateurs de l'université de Leiden le désignèrent comme professeur honoraire de botanique. Le 19 Octobre 1593 — il y a aujourd'hui exactement 333 ans — Charles de l'Escluse pénétra pour la première fois dans cette ville de Leiden; cet évènement est noté expressément dans le Journal („Dachbouck") de Jan van Hout. Le nouveau professeur était, en ce moment,

dans sa 68e année. Pendant les 15 années qu'il avait encore à passer dans notre ville, il habita dans la maison de la veuve de Nicolas Stockius, de son vivant recteur de l'école latine du Pieterskerkgracht. Pendant cette dernière phase de sa vie, Clusius s'occupa principalement d'établir le plan du futur jardin botanique de l'université (*Hortus Academicus*); c'est encore lui qui fournit les graines pour les plantations. C'est à Leiden qu'il acheva la rédaction des *Opera Omnia* dont la première partie fut publiée en 1601, tandis que la seconde parut en 1605.

Charles de l'Escluse décéda le 4 avril 1609, à l'âge de 83 ans; il fut inhumé solennellement le 7 dans l'Eglise Wallonne, qui était située alors dans la Haarlemmerstraat. Un collègue du défunt, Everard Vorstius, prononça ensuite dans ce même local, son éloge funèbre, en faisant ressortir quelle perte cruelle la disparition de Clusius constituait pour l'université.

Après cette brève esquisse de la vie de Clusius, nous voudrions montrer, maintenant, quels services il a rendus, non seulement à la science, mais aussi dans le domaine de la pratique. Au point de vue scientifique, Charles de l'Escluse s'est distingué dans deux directions différentes: en premier lieu par son oeuvre propre, et ensuite par les excellentes traductions qu'il a données de plusieurs ouvrages d'autres auteurs, mettant ceux-ci à la portée de tous. C'est de ces deux faces de son activité intellectuelle que nous allons nous occuper tout d'abord.

Nous avons constaté déjà que Clusius avait commencé, à Wittenberg, des études médicales, qu'il continue plus tard à Montpellier, puis à Paris; il semble bien, cependant, qu'à aucun moment de sa carrière, il n'ait exercé effectivement la profession de médecin. C'est intentionnellement que nous évitons de discuter ici cette question: Clusius avait-il, dans ce domaine, les dispositions voulues? Il fut toujours tenté, en étudiant les plantes, de se placer au point de vue théorique, plutôt qu'au point de vue de l'usage médical, et en cela il différait totalement de tous ses contemporains; pour lui la Théorie Dynamique des végétaux, la considération de leur utilité pratique ne constituaient point un caractère plus important que tous les autres. Il avait cependant des opinions personnelles sur ces questions; il publia même, dans

cet ordre d'idées, un „Petit recueil auquel est contenue la description d'aucune gomme et liqueurs, etc." Mais la science pharmacologique lui est, avant tout, redevable de ses traductions, dont nous parlerons plus loin.

Clusius s'intéressait donc aux végétaux d'une manière abstraite, théorique, et en cela il anticipait nettement sur ses contemporains. Il étudiait les plantes pour elles-mêmes, sans rattacher nécessairement, à leur connaissance, quelque arrière-pensée d'utilité. Ce qui l'a attiré, avant tout, ce sont les recherches floristiques. A cet égard, ses nombreux voyages dans diverses contrées de l'Europe lui avaient fait reconnaître un nombre de plantes nouvelles bien supérieur à celui qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait pû atteindre. Aussi a-t-il pû donner, pour plusieurs centaines d'espèces, la toute première description. Son „Historia stirpium Hispanicarum", qui parut en 1576, nous apporta les résultats de la première exploration botanique de la péninsule ibérique; jusqu'au 18e siècle, ce livre restera l'ouvrage fondamental sur la flore de l'Espagne et du Portugal. Il en fut de même de sa magistrale „Historia stirpium Pannonicarum" à l'égard de la connaissance de la végétation de l'Autriche et de la Hongrie, et plus spécialement de la région des hautes montagnes de ces pays. Ces deux descriptions floristiques constituent la partie la plus importante de l'oeuvre botanique de Charles de l'Escluse; c'est à bon droit qu'on les considère comme de véritables travaux de pionnier.

Les deux flores dont vous venons de parler sont très précieuses au point de vue de la systématique parce qu'elles nous font connaître une foule de plantes nouvelles; ces deux ouvrages sont tout aussi remarquables par la valeur des descriptions elles-mêmes; pour chacune des espèces, peut-on dire, cette description est extraordinairement exacte, et celle-ci est formulée en termes précis. Cette remarque s'applique surtout aux fleurs, que Clusius décrit de façon infiniment plus détaillée que les savants de l'époque n'avaient coutume de le faire; dans son analyse de la fleur, il ne néglige ni les étamines ni le pistil, ni même le pollen — tous objets dont les botanistes du XVIe siècle ne s'occupaient nullement — parcequ'ils en ignoraient tout à fait les importantes fonctions. Clusius a complété beaucoup de ses descriptions par des notes, qui sont, généralement fort instructives pour nous, attendu

qu'elles nous apprennent nombre de particularités concernant l'histoire des végétaux.

Nous avons vu, plus haut, que Clusius écrivait un latin d'une correction presque parfaite ; au point de vue scientifique, il joignait à ces qualités de style, l'usage d'une terminologie botanique des divers organes, très pure et très nette, qui contrastait favorablement avec celle qui était généralement usitée à cette époque.

Il convient, pour terminer, d'appeler encore l'attention sur le soin extrême que notre auteur consacrait à l'illustration de ses ouvrages. Clusius se montrait fort exigeant sur cette question ; le dessinateur, comme le graveur arrivaient difficilement à le contenter. Mais aussi quels résultats il obtenait ! Les gravures qui illustrent la Flore d'Espagne, p. ex, étaient considérées jadis comme les meilleures figures qui aient été publiées dans n'importe lequel des ouvrages botaniques du temps.

Comme pionnier de la science, c'est la publication de son livre sur les champignons qui a valu à Clusius son plus beau titre de gloire. Cet ouvrage parut en 1601 comme supplément à la „*Rariorum plantarum Historia*". Jusqu'alors on n'avait possédé que des indications fragmentaires sur ce groupe assez embarassant de végétaux inférieurs. Clusius est le premier à en écrire une monographie, dans laquelle sont décrits 47 genres et 207 espèces différentes de champignons. Par sa „*Fungorum Historia*" notre botaniste se classe, sans contredit, comme le vrai fondateur de l'étude des champignons (mycologie).

Dans les oeuvres botaniques qui lui reviennent en propre, Clusius n'a pas limité ses observations aux seules plantes d'Europe: dans ses „*Exoticorum libri decem*" il nous donne aussi des descriptions d'une multitude de végétaux et de produits végétaux amenés des Indes Orientales ou Occidentales par les navigateurs hollandais.

L'intérêt que Charles de l'Escluse portait à l'histoire naturelle toute entière le poussa parfois à s'occuper de certains animaux ou de certaines pierres — dont il nous laissa des descriptions. C'est là un point sur lequel nous n'insisterons pas ici. Nous voudrions, cependant, rappeler que le naturaliste Clusius fut aussi un cartographe: il fut, dans ce domaine, le collaborateur occasionnel d'Ortelius. Nous connaissons deux cartes dûes à cette

collaboration: d'abord celle qui, dans l'atlas d'Ortelius, est intitulée *Gallia Narbonnensis*; la seconde parut à part, sous le titre de *Hispaniae nova descriptio*. C'est Clusius qui, dans les deux cas a documenté le cartographe anversois sur ces contrées qu'il connaissait pour y avoir résidé.

Ici se termine notre examen des travaux originaux de Clusius. Nous allons indiquer, à présent, ce qu'il a fait pour d'autres, dans l'intérêt de la science. Dans cet ordre d'idées, il convient de mentionner, en première place, les traductions qu'il donna de divers traités.

Le premier travail de ce genre que nous rencontrons date du séjour de Clusius à Montpellier: Rondelet s'occupait, en ce moment, de rédiger son grand ouvrage sur les poissons; Clusius entreprend de traduire cette oeuvre en latin. C'est à lui seul que l'on doit attribuer le mérite du plan littéraire de ce chef-d'oeuvre. Planchon a déclaré, à ce sujet: „C'est sa plume qui donna la forme (non la matière) à la première édition latine de l'ouvrage de Rondelet sur les poissons."

A peine rentré dans les Pays-Bas méridionaux, Clusius songe à traduire en français le Cruyde-Boeck de R. Dodonaeus, dont le texte néerlandais avait paru deux ans auparavant, en première édition. La traduction française de Clusius fut publiée en 1557; grâce à elle, l'usage de cette remarquable encyclopédie ne resta plus limité aux provinces flamandes des Pays-Bas; elle put, désormais, être utilisée dans les régions wallonnes du pays, et aussi en France.

C'est aux pharmacologistes de son temps que Clusius rendit service lorsqu'il publia, en 1561, une traduction latine d'un ouvrage italien, imprimé pour la seconde fois en 1550, sous ce titre: *El Ricettario di Firenze*. Le texte latin de ce manuel-répertoire vit le jour sous le titre d'*Antidotarium*; il constituait, pour l'époque, une excellente pharmacopée qui, par la suite, servit à plusieurs reprises, de modèle à d'autres ouvrages analogues.

Mais d'autres traductions — intéressant aussi la pharmacologie — sont beaucoup plus connues que l'*Antidotarium*: ce sont, notamment, les abrégés publiés par Clusius de trois ouvrages concernant certaines plantes médicinales des Indes Orientales et Occidentales. C'est de son voyage au Portugal que Clusius avait

rapporté le livre de Garcia da Orta, qu'il traduisit du portugais en latin; c'est d'ailleurs, cette traduction qui fit connaître tout d'abord cet ouvrage à l'étranger; aussi 5 réimpressions du texte latin de Clusius se succèdèrent-elles rapidement. Plus tard des traductions de deux ouvrages espagnols composés respectivement par Christoval Acosta et par Nicolas Monardes — parurent à leur tour. Le traducteur avait enrichi le texte latin de ces diverses oeuvres de maintes notes de son crû et les avait orné de figures nouvelles: sous cette forme, les trois opuscules en question connurent, 15 éditions successives. Ce sont les traductions latines de ces trois petits ouvrages qui ont, peut-être, le plus contribué à rendre le nom de Clusius célèbre dans toute l'Europe. Aussi, on prit peu à peu l'habitude de le consulter, de partout, sur toutes les questions se rapportant aux „simples" et à la culture des plantes médicinales. Du même coup, sa correspondance avec les savants étrangers prend, de jour en jour, une extension de plus en plus grande.

Cependant Clusius ne se borna point à des traductions d'ouvrages appartenant à sa science de prédilection. Il apporta également sa collaboration de traducteur à des oeuvres historiques et géographiques. Pendant son séjour à Paris, en 1561, il traduit du latin en français la vie de Scipion et celle d'Hannibal, destinées à prendre place dans l'édition des *vies des hommes illustres grecs et romains de Plutarque* dont Jacques Amyot préparait une traduction française du texte grec. Dans le domaine des relations de voyages il nous donna plusieurs traductions latines, celles notamment de l'ouvrage français de Pierre Belon sur ses voyages en Grèce, en Asie, en Egypte, etc.; celle du journal de bord de l'anglais Thomas Harriot relatif à son expédition en Virginie; celle enfin de l'ouvrage de Gerrit de Veer, relatant les trois campagnes arctiques des Hollandais de 1594—'96.

Au cours de ses propres voyages, Clusius ne s'est pas interessé seulement à la flore des pays qu'il visitait; son attention était vivement attirée par tous les objets qu'il rencontrait. C'est ainsi qu'il fut amené à s'occuper avec passion des incriptions anciennes; pendant le séjour qu'il fit en Espagne, il réussit à en réunir un nombre considérable, qui furent intercalées, plus tard, dans le manuscrit de Martin Smetius.

Nous terminons ici l'exposé de la partie de l'oeuvre de Clusius dont la portée fut plus strictement scientifique. Nous voudrions montrer encore, quels services il a rendus dans le domaine de la pratique.

Les tendances comme la signification de ces travaux, considérés à ce point de vue, se trouvent exprimées nettement dans un opuscule de Pierre Belon — différent de celui que nous citions plus haut — dont Clusius donna lui-même une traduction latine intitulée: „*De neglecta stirpium cultura.*" L'auteur français de ce petit livre énumère toute une série de végétaux exotiques, dont, dit-il, il y aurait lieu d'envisager l'introduction dans les cultures de France, en raison de leur utilité; Belon recommandait, dans ce but, l'établissement d'un jardin d'acclimatation.

C'est précisément cet objectif que Charles de l'Escluse a poursuivi pendant toute sa carrière, et l'on peut dire que ses efforts ont été récompensés par l'obtention de résultats inespérés. Grâce à ses voyages à travers l'Europe, et plus encore, sans doute, par les relations étendues qu'il avait nouées dans tout le monde scientifique de son temps, il était parvenu à se procurer des végétaux de toutes espèces, provenant de toutes les régions du globe; il les transplantait dans son jardin particulier où il les cultivait avec amour. Dans sa belle époque, Clusius ne fut, en effet, rien moins qu'un savant de cabinet; il tenait, au contraire, à récolter lui-même ses plantes; il était un cultivateur, un jardinier enthousiaste. Dans toutes les localités où il résida assez longtemps, Clusius s'organisait un jardin à son usage: il avait ainsi, d'une façon permanente, sous les yeux, une vivante collection de ses plantes préférées. Les services qu'il a rendus ainsi, intéressent à la fois l'agriculture et l'horticulture. A cette dernière, il a fourni surtout une foule de plantes ornementales, qu'il avait introduites lui-même ou que des correspondants lui avaient envoyées; ce fonds, il s'efforçait ensuite, d'en assurer la propagation, soit par des échanges, soit par des dons.

Par une coïncidence remarquable, cette période du XVI[e] siècle, la plus troublée de toutes dans l'histoire des Pays-Bas, marque en même temps un apogée dans les annales de l'horticulture dans cette contrée. La possession d'un jardin était considérée, à cette époque, comme une jouissance d'un ordre supérieur; l'échange

de graines et de plantes constituait un gage d'amitié. En se rapprochant de la nature, nos ancêtres cherchaient — et trouvaient — en celle-ci une noble consolation et un réconfort pour leurs coeurs et leurs esprits abattus par les soucis et les malheurs. Cet amour naissant pour la nature, que nous voyons apparaitre tout d'abord dans le Sud du pays, Clusius contribua puissamment à l'entretenir chez ses compatriotes. Parmi les végétaux nouveaux dont il enrichit leurs cultures, il convient de citer en première ligne quelques plantes qui se prêtent particulièrement bien à la décoration de tous les jardins: anémones, renoncules, d'autres encore, du même genre, sans oublier les diverses espèces de plantes à bulbes et à tubercules. De son voyage en Espagne, Clusius avait ramené dans sa patrie les premiers narcisses qu'on y ait vus ainsi que quelques espèces encore inconnues d'iris; plus tard, il s'occupa activement de répandre la culture de toutes espèces de lis, de tulipes, de jacinthes, etc.

C'est à son influence personnelle, à ses encouragements, à ses conseils qu'est dû le développement que prit en ce moment le goût des jardins et des fleurs dans notre pays: l'époque où vécut Clusius fut véritablement une période glorieuse dans l'histoire de l'horticulture dans les Pays-Bas. Ce n'est pas sans raison que Marie de Brimeu a décerné à notre héros le titre d'honneur de „père de tous les beaux jardins de ce pays." Clusius était devenu l'oracle dont tout le monde, en Europe, sollicitait les avis, surtout lorsqu'il s'agissait de bulbes à fleurs. Cette branche spéciale de la floriculture — aujourd'hui une des gloires des Pays-Bas — doit incontestablement son essor actuel aux travaux de Carolus Clusius, son énergique animateur du XVIe siècle.

L'agriculture Européenne toute entière doit à de l'Escluse au moins autant de reconnaissance que l'horticulture. On ignore, jusqu'à ce jour, qui introduisit la pomme de terre en Europe; c'est la, tout au moins, une question qui n'est pas résolue définitivement. On en fait assez généralement — mais probablement à tort —, honneur à Francis Drake. Quoi qu'il en soit, il est dès à présent établi incontestablement que Clusius fut le principal propagandiste de la culture du précieux végétal. C'est vers la fin de son séjour à Vienne qu'il reçut, de Philippe de Sivry, gouverneur de la ville de Mons en Hainant, les premiers tubercules

et quelques graines de cette plante. Immédiatement, il se met à la cultiver dans son jardin. Plus tard, résidant à Francfort, il fait tous ses efforts pour en répandre l'usage, en distribuant des tubercules aux amis qu'il avait à l'étranger. Nous savons que, dès 1592, J. van Hoghelande cultivait la pomme de terre à Leiden. Ce tubercule ne devint, naturellement, que beaucoup plus tard, ce qu'il est actuellement, l'aliment fondamental des classes populaires. Il n'en reste pas moins vrai que c'est à Clusius que revient l'honneur d'avoir encouragé, en pleine connaissance de cause, la propagation et la culture de la pomme de terre, en Autriche, en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas.

Nous voudrions terminer ce discours de commémoration par quelques considérations sur la personne même de Clusius. Il n'a certes pas été donné à Charles de l'Escluse, de jouir d'une existence heureuse. Les périodes de bonheur complet ont été extrêmement rares dans cette vie. Ces jours lumineux, il y a lieu de croire qu'ils n'ont existé pour lui que pendant son séjour à Montpellier et au cours des premières années qu'il passa à Vienne. Dans son ensemble, toute la carrière de Clusius nous apparait comme ayant été continuellement pénible et pleine de contrariétés: soucis d'argent pour lui-même et ses proches; absence d'aide et de compréhension de la part de ses contemporains; position de dépendance permanente. Ajoutons à tout cela, qu'il fut victime, plusieurs fois, d'accidents corporels graves: en Espagne, il est entraîné, avec son cheval, dans un précipice, ce qui lui occasionne une fracture de la jambe et du bras droits; plus tard, à Vienne, il se luxe très sérieusement le pied gauche; à Francfort enfin il se démet la cuisse droite; ce dernier accident a pour effet de le rendre boiteux pour le restant de ses jours: il en fut réduit, à partir de ce moment, à ne plus pouvoir se déplacer sans l'aide de béquilles. Pendant ses dernières années, il souffrit de l'estomac et fut atteint de la goutte; le climat de la Hollande lui valut, par surcroît, des fièvres catarrhales.

Clusius resta sa vie durant célibataire et mena constamment cette vie un peu isolée du commensal installé chez des étrangers.

Tous ces facteurs si peu encourageants, n'ont pas nui cependant à sa capacité de travail; on s'imagine difficilement combien de choses cet homme a menées à bien. Pendant les vingt-

cinq dernières années du XVIe siècle, Carolus Clusius fut, réellement, le centre autour duquel gravite tout le monde des naturalistes. Une partie de sa correspondance nous a été conservée: elle comporte plus de mille lettres reçues par lui. On y trouve la preuve que Clusius entretenait des rapports épistolaires avec la presque totalité des savants Européens de son époque.

Clusius fut, pendant la belle période de sa carrière, un homme courtois, aux manières agréables, d'un caractère extrêmement modeste; dans ses vieux jours, il était devenu quelque peu chagrin et irritable, ce dont on ne peut s'étonner, si l'on tient compte des malheurs qui l'avaient frappé si nombreux.

Il était un protestant convaincu; mais il condamnait formellement tous les excès révolutionnaires des calvinistes de son temps. Quant aux croyances anciennes de ses ancêtres, il s'en était détaché complètement du jour où l'inquisition avait fait monter son oncle sur le bûcher et avait confisqué tous les biens de son père.

La commémoration que nous célébrons, en ce jour historique, doit avoir pour nous un autre enseignement encore; elle nous ramène, en effet, par la pensée, vers une période de l'histoire des Pays-Bas, depuis longtemps écoulée. Charles de l'Escluse appartient à ce groupe de savants d'élite, qui sont venus jadis d'autres contrées, chercher un refuge dans notre petit pays de liberté. C'est avec un légitime orgueil que nous pouvons rappeler ces faits. Carolus Clusius a donné à notre illustre Université de Leiden, les seize dernières années de sa vie; il y a travaillé dans l'intérêt de l'humanité, fidèle à la devise de sa vie entière:

Virtute et Genio.

Octobre 1926.

Post-scriptum. — Nous donnons, en annexe au présent article, un portrait de Clusius qui est, sinon très beau, du moins assez rare. Il représente notre botaniste à l'âge de 74 ans: il s'agit d'une pièce gravée par Robert de Baudous qui a travaillé à Leiden à cette époque (1599).

Le portrait en question a été exécuté un an avant celui de Jac. de Gheyn: il n'en diffère guère que par la direction vers laquelle est tournée la figure. Quant au reste les deux gravures sont tout à fait comparables; dans la première, néanmoins, l'ex-

pression de la physionomie a été moins bien comprise que dans la gravure de J. de Gheyn. Les deux portraits nous montrent Clusius dans le même costume; sur l'un et l'autre document, il porte la même fraise à larges plis et identiquement le même pourpoint à fleurs.

Il semble bien que le portrait gravé par Baudous ait paru dans l'un ou l'autre ouvrage imprimé, mais, jusqu'à présent, celui-ci nous est demeuré inconnu. Quoi qu'il en soit, Giov. Vinc. Pinelli écrivait à Clusius, le 11 novembre 1599 qu'il avait vu un portrait de lui, dans un certain petit volume; ce portrait lui ayant paru fort beau, il prie Clusius de lui en envoyer un exemplaire [1]). Malheureusement il ne désigne pas explicitement l'opuscule auquel il fait allusion. Il est certain, cependant, que le portrait qu'il mentionne ici, est bien celui qui a été gravé par R. de Baudous.

Quant à Clusius lui-même, il faut croire qu'il n'a pas été très satisfait de cette gravure; toujours est-il que, dans sa lettre à Pinelli, datée du 17 Août 1600, il déclare qu'on a refait son portrait et que cet artiste (Jac. de Gheyn) a mieux réussi que son prédécesseur [2]).

Si l'un ou l'autre des lecteurs de notre article possédait quelque renseignement concernant le petit volume dont a fait partie le portrait de Charles de Lescluse gravé par Rob. de Baudous, nous recevrions avec reconnaissance toute communication qu'on voudrait bien nous faire à ce sujet.

---

1) „Oltre di ciò essendosi qui veduto il ritratto di V. S. E. in stampa in un libretto di un Thomaso di Giovanni Bergense di Norveggia, che è tenuto assai buono, voglio supplicarla a mandarmene almeno uno per il Corriero....". [G. B. de Toni, Il carteggio degli Italiani col botanico Carlo Clusio nella biblioteca Leidense, p. 138 (1911)].

2) Ibidem, p. 148.

F. W. T. Hunger.